LA FAMILLE POULET et la colonne de lumière

Yann RAMBAUD

Feuilleton des Incos 2021/2022

Imprimé le 23/11/2021, à destination exclusive de "Les lecteurs de Colomiers 2"

Chapitre 1

Monsieur Victorin Poulet

Depuis son plus jeune âge, Monsieur Victorin Poulet est d'une ponctualité quasi surnaturelle. Il quitte la banque – où il occupe un haut poste à responsabilités – à 18h15 précises. Mais comme tous les vendredis, il a tellement hâte de commencer son week-end, qu'il a une légère avance sur l'horaire. Bon, vraiment, une très, très légère avance.

18h13 s'affiche en haut du clocher de la petite ville de Claire-la-Jolie.

Quand il sort de son travail, Monsieur Victorin Poulet a le cerveau rempli de lignes de comptes et de chiffres. Ça lui fait comme un bourdonnement à l'arrière du crâne, et il lui faudra une bonne heure avant que l'essaim mathématique ne désencombre son esprit.

Enfin libéré de sa semaine, sourire aux lèvres, il s'engouffre dans les rues pavées du centre-ville.

C'est un homme de grande taille, alors ses enjambées sont immenses. Une carrure de déménageur, avec une légère bedaine naissante, le tout étroitement serré dans un costume gris parfaitement coupé. Tiré à quatre épingles, comme on dit. Ses cheveux couleur corbeau sont ramenés en arrière, mi longs, tapissés de gel. Pas un ne dépasse. Et une barbe toute aussi brune, foisonnante, qui lui mange la moitié du visage. Tout en marchant, il fait faire un mouvement de balancier à son attaché-case, se délecte de la douce chaleur qu'offre un soleil à l'allure d'un tournesol sans tige, rayonnant au-dessus des toits. C'est un printemps savoureux. À cette heure, les trottoirs sont embouteillés de mille passants.

En parvenant au bout de la rue Genevoise, il s'arrête net à l'entrée du pourtour circulaire de la place du Beffroi. Car il vient d'apercevoir sa fille, assise dans le petit square, non loin des jeux pour les tous petits. Elle est sortie de l'école depuis presque deux heures déjà, mais comme à son habitude, elle traîne et papillonne dans le cœur de Claire-la-jolie avant de rentrer. Assise sur son cartable, elle fixe de son regard vert émeraude l'autre côté de la place, où siège la vitrine de l'animalerie.

Monsieur Victorin Poulet fait un pas en arrière, glisse dans l'angle de rue pour l'observer sans qu'elle le repère.

Car Mirabelle Poulet, qui vient tout juste d'avoir onze ans, a l'interdiction formelle de se trouver à proximité de ce commerce, suite à ses frasques menées tambours battants quelques semaines en arrière.

Dès l'âge de six ans, elle a commencé des opérations commando. À savoir rendre la liberté à tout ce qui porte fourrure, pelage ou plumage dans un large rayon périphérique autour de leur appartement. Il y a eu de nombreuses victimes humaines dans le voisinage, qui a leur retour du travail, ont retrouvé cages à oiseaux vides, cages à cochons d'Inde et hamsters vides, aquarium vides. La toute jeune Mirabelle Poulet n'a pas froid aux yeux, pénètre par effraction chez les gens pendant leur absence, profite d'une fenêtre, d'une porte de jardin qu'on a oublié de verrouiller.

Cela a duré plusieurs années avant qu'on ne devine qui était à l'origine de ces kidnappings. Jusqu'à ce qu'elle passe à la vitesse supérieure : en s'introduisant de nuit dans l'animalerie, après avoir fracturé la porte d'entrée du magasin à l'aide d'un pied de biche. À trois heures du matin, le centre-ville de Claire-la-Jolie s'est transformé en arche de Noé, tout un tas de bestioles en sillonnant les artères.

Mirabelle Poulet a bien-sûr fini par se faire attraper et l'affaire a immanquablement abouti au commissariat, puis ensuite chez le juge pour enfants, où elle a reçu une cinglante remontée de bretelles, avec interdiction de s'approcher à moins de cent mètres de la boutique.

Au moins, ce vendredi-là, se contente-t-elle de faire le guet en demeurant à distance. On dirait une lionne observant un troupeau de gazelles, pense Monsieur Victorin Poulet en glissant trois doigts dans sa grosse barbe. Il sourit encore. Car même s'ils se sont bien gardés de le lui dire, bonne éducation oblige, sa femme et lui ont tout de même ressenti un certain élan de fierté face aux agissements de leur fille chérie.

Une vraie sauvageonne, se disent-ils entre eux, une terroriste écolo.

Il fait encore un demi pas de côté pour tâcher de jauger l'éclat de son regard. Hmmmm, convient-il, elle est dans « une bonne phase » en ce moment.

Il faut dire que Mirabelle Poulet, question moral, est prise dans les loopings d'un manège de montagnes russes. Elle passe par des périodes de folle euphorie au cours desquelles elle déborde de joie et d'enthousiasme. Cela dure deux, trois semaines, puis soudainement, sans crier gare, elle trébuche dans des phases où à l'intérieur de sa tête ce n'est plus qu'une déprimante obscurité, la conduisant même parfois à des tentatives de suicide qu'elle manque invariablement. À chaque fois, il se passe quelque chose qui fait lamentablement échouer l'entreprise. Monsieur et Madame Poulet pensent que Mirabelle a tout un tas d'anges gardiens qui lui collent aux fesses, et avec le temps, se sont plus ou moins habitués à ces singuliers passages à l'acte.

Monsieur Victorin Poulet finit par quitter son poste d'observation et traverse la place comme si de rien n'était, sans jeter un regard en direction de sa fille.

Trois cent mètres plus loin, au numéro 7 de la rue du Cloître, il s'engouffre dans la montée d'escaliers de leur immeuble, et tout en les montant quatre à quatre, commence sa transformation. Fini le banquier. Il frictionne sa chevelure avec énergie, en faisant un anarchique bouquet d'épis, défait sa cravate, retire les premiers boutons de son col de chemise, plante la clé dans la serrure, et une fois la porte refermée derrière lui, gueule ceci :

« Alors, ma géniale famille ?!! Et not' cul, c'est pas du... ?!!! »

Monsieur Victorin Poulet scandait cette phrase à chaque fois qu'il rentre chez lui. Une sorte de tradition, un cri de guerre familial. Même s'il sait qu'aujourd'hui il n'aura aucune réponse, car à cette heure-ci, les lieux sont vides. Mais il le fait quand même.

Le seul à l'accueillir est un chat maigre et efflanqué répondant au nom de Styx. Le félin est entièrement noir avec le bout des pattes blanc. Ça lui fait comme des chaussettes. Il est paresseusement allongé en boule au sommet d'un petit guéridon, dans le salon, et assiste de ses yeux en amande et sans bouger d'un poil, à l'entrée bruyante de l'un des quatre hurluberlus de sa famille humaine. Un animal bien singulier, car souffrant d'une malchance congénitale. Pour être honnête, le chat le plus malchanceux de toute la galaxie.

L'appartement qu'ils occupent est plein comme un œuf. Des milliers de choses accumulées au fil des années. Il faudrait faire de la place, mais les membres de la famille Poulet ont bien du mal à se séparer des objets. Et c'est Paul, le fils aîné, qui bat tous les records. C'est une savante gymnastique qu'on se doit d'opérer pour seulement pénétrer dans sa chambre.

Ils auraient besoin du double d'espace, au bas mot. Ils rêvent de faire l'acquisition d'une maison à la campagne, mais vu les difficultés financières dans lesquelles ils se dépatouillent depuis très longtemps, un changement de vie n'est pas d'actualité. Mais alors pas du tout.

Monsieur Victorin Poulet se débarrasse sans ménagement de son « déguisement » de banquier, et seulement vêtu de son caleçon et de ses chaussettes, dévore sans reprendre son souffle huit bichocos, accompagnés d'un grand verre de lait pour faire descendre le tout.

Il se revêt ensuite d'un short large qui lui bat les cuisses et de baskets, s'empare d'une corde à sauter et se lance dans une série de petits bondissements. À chaque passage de la corde sous ses pieds, ça fait *Tchac* sur le plancher en bois. Il a toute une myriade de miettes de gâteaux plantées dans sa barbe. Styx le fixe, sans bouger une moustache.

Il est très vite en sueur, balance la corde à sauter négligemment par-dessus son épaule, enfle des gants de boxe d'un rouge écarlate et s'approche, sans cesser d'orchestrer des petits bonds, du volumineux sac de sable qu'il a suspendu au plafond, en plein milieu du salon.

Car depuis qu'il est adolescent, Monsieur Victorin Poulet, en dehors de sa famille et de son travail, organise sa vie autour de toute une liste de lubies, auxquelles il se consacre à chaque fois cœur et âme. C'est juste qu'il en change à peu près tous les quatre mois. Il picore dans les activités, mais avec acharnement. Il se donne à fond. Ces dix dernières années, il y a eu l'escalade, le ski nautique, l'assemblage d'immenses puzzles de deux mille pièces, la plomberie, les jeux de plateaux, la pelote basque, le saut à l'élastique, l'haltérophilie, la confection de maquettes, la battue au sanglier, l'aviron, le soufflage de verre... et ce n'est là qu'un des bouts de la dite liste. Et selon les disciplines, avec plus ou moins de talent et de réussite.

Pour ce qui est de la boxe, dernière passion en date, on ne peut pas dire qu'il soit formidablement doué, mais bon, il attaque avec férocité le lourd sac de sable, tourne autour en cognant les flancs de toutes ses forces. Il respire avec une telle violence que l'on peut envisager une possible syncope au cours du prochain quart d'heure.

Maintenant, Monsieur Victorin Poulet mugit à chaque uppercut. Le sac se met à valser sur lui-même.

C'est des frappes de bûcheron que le barbu lui assène. Les chiffres et les lignes de comptes désertent son cerveau. C'est si bon ! Ça fait un tel bien !

Le dernier impact est si puissant que le sac part quasi à l'oblique, et dans un large mouvement de balancier, lui revient comme une fusée. Il n'a pas le temps d'installer sa garde en dressant ses poings devant son visage. Il est frappé de plein fouet. À moitié assommé, il titube en arrière et finit par s'écrouler, complètement groggy, dans les profondeurs de la banquette. KO. Et au premier round.

Le sac, quant à lui, est reparti en sens inverse, et glissant légèrement sur son axe, à gauche, file en droite ligne vers le poste de vigie du chat, qui ce vendredi-là, fait montre d'un cruel manque de réactivité. L'instant suivant, félin et guéridon volent dans les airs. Et autant le petit meuble va s'échouer sur le parquet, autant Styx va rebondir contre l'une des fenêtres avec un miaulement strident et désespéré.

Heureusement que celle-ci est fermée, sans quoi il aurait été défenestré. Et du troisième étage. Mais un chat, paraît-il, quelle que soit la hauteur, retombe toujours sur ses pattes.

Chapitre 2

Mirabelle Poulet

Elle se recroqueville un peu sur elle-même quand elle aperçoit son père traverser l'autre côté de la place, mais il garde les yeux fixés droit devant lui et à aucun moment ne tourne la tête dans sa direction. Après la grosse grosse bêtise qu'elle a faite, Mirabelle Poulet n'a plus du tout le droit de traîner du côté de l'animalerie. Mais c'est plus fort qu'elle : elle continue de venir ici de temps en temps. Le regard rivé vers la grande vitrine où s'entassent tout un tas d'animaux, si elle écoutait ses pulsions, elle s'armerait d'un marteau pour aller faire voler en éclats le verre fragile de la devanture, et une nouvelle fois, libérer tous les occupants de la boutique. Mais il faut reconnaître que de s'être retrouvée en face à face avec le juge pour enfants lui a fichu une trouille bleue.

Quand son père disparaît au coin de l'une des rues, comme cela lui arrive souvent, elle est saisie d'une formidable bouffée d'amour pour le grand barbu. Ça fait pareil avec sa mère et son frère. Mais pour ce qui est du reste de l'humanité... rien du tout, ses semblables la laissent de marbre. Elle aurait même plutôt tendance à détester toutes ces affreuses créatures bipèdes qui détruisent la planète en se croyant supérieurs aux autres espèces.

« Allez, fichons le camp de cet endroit maudit », marmonne-t-elle en se remettant debout et en enfilant les bretelles de son cartable. Elle réajuste la tenue de son élastique au sommet de sa tête, lisse la grande queue de cheval qui virevolte entre ses omoplates. Ses cheveux sont aussi noirs que ceux de son père.

Mirabelle Poulet se met ensuite à courir. Elle aime sentir l'air lui gifler le visage, le ciel limpide et bleu partout au-dessus. Elle passe en trombe devant son école, fait refluer un petit noyau d'angoisse dans le fond de sa gorge, car il ne lui reste plus qu'une poignée de mois à passer entre ces murs rassurants. Après viendra le collège, et quand elle entend ce que rapporte son frère de là-bas, franchement, elle n'est pas du tout pressée d'y aller.

Il lui reste encore un peu de temps avant de rentrer, alors toujours au pas de course, elle se dirige vers le parc. En chemin, elle croise un chien piaffant devant l'entrée d'une supérette. Grand gabarit, au pelage marron, avec des taches blanches auréolées sur les flancs. Il tire comme un dingue sur sa laisse, accroché à un montant métallique où l'on range les vélos.

Et encore une fois, c'est plus fort qu'elle : Mirabelle Poulet détache la trépidante bête, et tous deux s'enfuient, galopant, dans deux directions différentes. « Libertad ! » crie-t-elle, victorieuse, en fendant l'air.

Pas le plus petit centimètre carré du parc n'a de secret pour elle. Elle hante les lieux quand elle a un moment de libre. Dès la grille franchie, elle s'outille baskets et chaussettes. Elle aime sentir sous la plante de ses pieds la terre sèche ou humide des dernières pluies, l'herbe douce, griffante ou spongieuse, le gravier piquant des grandes allées. Elle se rue sur chacun des arbres, les enlace tendrement, parle aux racines, pose sa joue sur l'écorce chaude. Beaucoup l'observent avec un sourire en coin, légèrement narquois, mais elle se moque éperdument du regard des autres bipèdes. S'ils savaient, tous autant qu'ils sont, qu'il lui suffit d'être juste à portée de quelqu'un et de renifler deux trois

fois pour sentir avec précision dans quelle émotion il ou elle se trouve. Dans de la colère, de la tristesse, tombé en amour, dans de la rancœur, de la déception, de la joie...

Mirabelle Poulet est remplie de vie. En tous cas aujourd'hui, et encore demain, et peut-être encore après-demain... mais pour la suite... Elle sait qu'une nouvelle période de ténèbres reviendra à un moment ou un autre lui enterrer le moral à six pieds sous terre. La dernière fois, la déprime était telle qu'elle n'a pas trouvé d'autre solution que d'essayer une nouvelle fois d'en finir avec ce monde horrible et triste. Ce coup-ci, elle a voulu plonger sous les roues d'un bus. Premier essai raté, car une passante aux réflexes fulgurants l'a saisi dans le dos, par le tee-shirt, et tiré en arrière avant qu'elle ne bascule. Deuxième essai, le même jour : Mirabelle Poulet a pris son élan afin qu'aucune sauveteuse ne puisse la retenir, mais elle n'a jamais atteint la bordure du trottoir. Sa semelle droite a dérapé deux mètres avant sur la défécation d'un chien de gros calibre. Elle a valdingué en arrière et s'est étalée de tout son long, refusant ensuite de bouger du bitume pendant plus d'une demi-heure, fixant les nues, se demandant pourquoi elle était aussi nulle pour les suicides.

Une fois qu'elle a fini d'embrasser tous les arbres, elle remet chaussettes et chaussures et prend le chemin de l'appartement. Elle ré atterrit petit à petit dans cette réalité, sniffe au hasard deux personnes qu'elle croise. L'une est dévorée par les remords, devine-t-elle, l'autre a peur de quelque chose de grave qui pourrait arriver.

Chapitre 3

Madame Domino Poulet et Paul Poulet

Madame Domino Poulet est assise sur la margelle en pierre qui borde l'emplacement des singes capucins. Les petites créatures joueuses, crapahutant à toute allure au sein d'un bouquet d'arbres, font un ramdam de tous les diables dans son dos.

Elle est concentrée sur l'enclos en face d'elle, détaille le comportement d'une meute de loups en griffonnant quelques notes. Le zoo de Claire-la-jolie vient tout juste de fermer ses portes au public. Les soigneurs s'activent un peu partout, tandis que Madame Domino Poulet attend que son fils la rejoigne pour rentrer à l'appartement.

C'est une femme grande et élancée, au port altier et au charisme certain. On dirait qu'elle est toujours sur le point de s'asseoir sur un trône pour tenir séance. D'ailleurs, Monsieur Victorin Poulet, dont l'amour pour elle est totalement démesuré, l'appelle « ma reine » ou « ma déesse ». Bien que d'origine andalouse, Madame Domino Poulet a les cheveux entièrement blanc. D'un blanc neige. Cette décoloration naturelle est arrivée mystérieusement alors qu'elle était encore une jeune femme. Cela contribue à sa prestance, sans compter ses étranges yeux gris qui peuvent vous fixer sans ciller durant de longs moments.

Alors qu'elle observe les fiers animaux se déplacer de long en large, Madame Domino Poulet lâche plusieurs soupirs résignés. Elle se sent d'humeur morose depuis quelques mois. Voilà un sacré nombre d'années maintenant qu'elle travaille comme éthologue et vétérinaire dans ce zoo, et elle en a plus qu'assez de s'occuper d'animaux en cage, de les voir s'étioler par manque de liberté. Au début de sa carrière elle a beaucoup voyagé, en Afrique et en Asie – Monsieur Victorin Poulet la rejoignait à l'autre bout du monde sur de courts séjours –, pour étudier le comportement des bêtes dans leur milieu naturel. Elle est de plus en plus nostalgique de cette époque. Ici, dans ce travail, dans cet appartement du centre-ville, elle se sent à l'étroit. Elle rêve de campagne, d'une ferme remplie d'animaux, afin d'y mener une nouvelle thèse.

Mais voilà, son beau-père, Monsieur Réginald Poulet, a été un escroc notoire qui tout au long de sa vie a contracté mille et une dettes. Décédé subitement dans un accident de la route, et divorcé peu avant de Madame Aglaé Poulet, les créances sont revenues comme un boomerang en la personne de leur seul fils unique... L'homme qu'elle aime et qu'elle a épousé : Monsieur Victorin Poulet. Son « Vic » chéri et adoré.

Elle est encore perdue dans ses pensées, quand son ado de fils vient s'asseoir lourdement à côté d'elle, en laissant tomber son énorme sac de cours à ses pieds, comme s'il terminait une randonnée de trente kilomètres.

« Salut man' » grogne-t-il en lui posant une bise molle sur la joue.

Paul Poulet a tout juste quinze ans, des cheveux châains en pétard, les mêmes yeux gris que sa mère et une constellation de boutons d'acné sur le visage. Toujours un peu dépenaillé, toujours quelque peu

négligé, flottant dans son éternel survêtement, il entrera au lycée en septembre prochain.

« Tu fais une tête de zombi, commente-t-il en la dévisageant avec un sourire. On dirait ma prof de maths quand elle nous rend un devoir en sachant que pas une note n'a franchi la barre du 12 sur 20. »

Madame Domino Poulet pointe le grillage en face.

« Sais-tu jusqu'à quelle surface peut s'étendre le territoire d'une meute de loups ? Six mille kilomètres carrés... alors autant te dire que ceux-là ont un horizon plus qu'étriqué. Et ce simple constat me désole.

- Si mille kilomètre carrés !? »

Paul Poulet siffle entre ses dents.

« Eh ben... je savais pas... »

Mais sa mère vient de basculer quelque part à l'intérieur de son esprit. Cela lui arrive parfois, et depuis toute petite. Son regard s'immobilise complètement, flotte dans le vide. Des absences qui peuvent durer une poignée de secondes comme une minute entière. Et Madame Domino Poulet affirme que dans ces moments-là, elle entend clairement les animaux lui parler dans sa tête.

Quand elle revient à elle, Paul Poulet lui frotte gentiment l'épaule.

« Hé man' ! s'esclaffe-t-il. T'es une nouvelle fois partie et revenue ! Qu'est-ce t'as entendu c'coup-ci ? Les loups t'ont donné des nouvelles du Petit chaperon rouge ?

- Non, ils m'ont juste dit : *trop petit ici, trop petit ici...* »

Paul Poulet se rembrunit aussitôt.

« Des fois, j'me dis que je suis le mouton noir de la famille. »

Sa mère se tourne vers lui en haussant les sourcils.

« Que me chantes-tu là ?

- Toi, t'as tes absences. Papa a un don pour les chiffres et une passion débordante pour ses activités. Mira devine ce que ressentent les gens... et moi, ben rien, que dalle. Je suis tellement normal que c'en est consternant. »

Madame Domino Poulet lui offre un doux et chaleureux sourire :

« Tu collectionnes tout un tas de choses...

- Tu parles ?! J'entasse plus que je collectionne... et je n'arrive rien à jeter. Ce n'est pas du tout un don, figure-toi, mais un trouble. Je l'ai entendu l'autre jour à la télé. Ils appellent ça le « syndrome de Diogène » !

Paul Poulet retrouve vite le sourire. Il est d'un naturel plutôt positif et enthousiaste.

« Bon, faut reconnaître qu'avec les yeux que tu m'as fabriqués, j'ai pas mal de succès avec les filles. Ça compense mon visage qui ressemble à une calculette... Même si je continue de penser que l'amour c'est de la bêtise, seulement pour remplir les romans et les chansons débiles... j'dois dire que c'est plutôt agréable de se faire mâter dans la cour du bahut... »

Il passe une main dans sa chevelure sens dessus dessous.

« Fallait que je te dise aussi, depuis quelques temps, j'ai l'étrange sensation d'être épié, d'être suivi. Ça ne m'avait jamais fait ça avant. Une présence... je sais pas... »

Il secoue la tête, comme s'il voulait se débarrasser de cette idée saugrenue.

« ... et même la nuit. Je me réveille en sursaut, certain qu'il y a quelqu'un dans ma chambre, dressé au-dessus de mon lit, qui me regarde dormir. Je dois devenir marteau. Ça va être ça alors, mon don : parano et plein d'hallus... »

Madame Domino Poulet lui attrape le menton.

« Peut-être as-tu, sans le savoir encore, des dons médiumniques. Que tu vois les morts !

- Ce serait d'une coolitude absolue » ment-il.

Il frissonne. Sa mère ne croit pas si bien dire, car ce qu'il ne lui dit pas, c'est que la semaine dernière, alors qu'il se trouvait au cinéma avec ses copains, cette sensation d'une présence a été encore plus forte que d'habitude. Il s'est discrètement retourné et a vu une vague silhouette dans le fond de la salle obscure. Blanche, diaphane, vaporeuse. La forme était trop floue pour qu'il puisse discerner des traits, mais un froid glacial l'a parcouru. Et avant qu'il ait pu alerter ses amis, l'apparition s'était fondue dans les ténèbres.

Un peu plus tard, alors que la séance arrivait dans son dernier quart, il a entendu une voix de femme, clairement, lui chuchoter quelques vers à l'oreille. Il s'est de nouveau retourné. Mais évidemment : personne. Par contre, les mots, presque fredonnés, et même en anglais, se sont imprimés dans sa mémoire :

Without you, i'm working with the rain fallin' down

I'm half a party in a one dog town

I need you to chase these blues away

Without you, i'm a drummer girl that can't keep a beat

An ice cream truck on a deserted street

I hope that you coming to stay

Il a fait des recherches sur Internet. Une strophe tirée en effet d'une chanson. Un chanteur américain très connu : Bruce Springsteen. Le titre lui a bien plu d'ailleurs. Et comme il se débrouille plutôt bien en anglais, la traduction lui a paru facile :

Sans toi, je travaille avec la pluie qui tombe

Une moitié de moi dans une ville de chien

J'ai besoin de toi pour chasser le blues

Sans toi, je suis une batteuse qui ne peut pas garder un rythme

Et une camionnette de marchand de glaces dans une rue déserte

J'espère que tu arrives pour rester

Et puis il y a eu aussi cette étrange sensation en sortant du cinéma. Il s'est senti vide, comme si on lui avait pompé les émotions, les ressentis dont il est traversé quand il est plongé dans un film qui lui plait.

Madame Domino Poulet s'est relevée et empoigne sa grosse sacoche médicale.

« Haut les cœurs, mon fils, dit-elle. Avec la soirée pourrie qui nous attend. »

Paul Poulet lève les yeux aux ciel.

« Oh non, meeeeerde... j'avais complètement oublié. On est le dernier vendredi du mois... »

Chapitre 4

Madame Aglaé Poulet

« Alors, ma géniale famille ?!! Et not' cul, c'est pas du... ?!!! » clame Victorin après avoir refermé derrière lui la porte de l'appartement.

Et dans la seconde, la réponse vient des trois membres du clan, comme un cri de ralliement :

« POULET !

- Quelle imbécilité que de hurler ça à chaque fois que tu rentres chez toi, mon fils... » grogne une petite dame qui l'accompagne, toute fripée et toute ratatinée.

Difficile d'imaginer comment une si frêle et minuscule personne a pu donner le jour à un grand costaud comme Victorin.

« ... et dire que je fais l'effort, une fois par mois, de venir vous voir pour vous faire plaisir » ajoute Madame Aglaé Poulet, d'une voix pleine de fiel.

Ses yeux bleus lancent des éclairs. Elle a toujours le front plissé et la langue venimeuse. La moitié du visage dissimulée derrière un masque chirurgical qu'elle ne quitte jamais depuis la pandémie, de jour comme de nuit. C'est une femme au cœur sec, et son gaillard barbu de fils, doux et toujours de bonne humeur, dressé telle une montagne à côté d'elle, danse d'un pied sur l'autre. La simple présence de sa mère le met mal-à-l'aise.

Mais bon, il faut faire l'effort ; c'est seulement un repas par mois.

Ils ne traînent pas pour se mettre à table, tandis que par les fenêtres ouvertes se déverse la lumière tamisée du crépuscule. Styx est assis sur le rebord de l'une d'elles et suit d'un regard intensif les déplacements d'une mouche contre la vitre.

Victorin a cuisiné une soupe aux vermicelles, accompagnée de tranches de pain grillées tartinées d'une purée d'avocats.

« C'est délicieux papa, lance Mirabelle.

- Si c'est pas consternant, décrète quant à elle Madame Aglaé Poulet, de porter un nom de famille comme le nôtre et d'être végétarien... »

Chaque fois qu'elle parle, c'est pour balancer un missile.

Elle tourne son regard en acier vers son fils.

« Après avoir divorcé de ton escroc de père, avant qu'il ne se tue, j'aurais pu reprendre mon nom de jeune fille, ajoute-t-elle, mais bon... Mademoiselle Têtard, c'était pas bien folichon non plus... »

Même pour manger, elle conserve son masque. La tête au-dessus de son bol, elle le baisse sur le bout de son menton, le temps de prendre une bouchée, le remet pendant qu'elle mâche.

« Dites-moi belle maman, comment ça se passe pour vous la maison de retraite en ce moment ? s'aventure courageusement Domino.

- Ma chère, cela fait au bas mot deux décennies que cette appellation n'est plus utilisée. On dit EHPAD désormais.

- Oui, c'est vrai, intervient Paul en lançant un clin d'œil complice à sa mère. Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes.

- Moi je dis que c'est Etablissement d'Hébergement pour Personnes Attardées ou Démentes, rétorque Madame Aglaé Poulet. Voilà c'que j'dis... et pour répondre à votre question, ma très chère bru, on étouffe moins là-bas depuis le passage de la pandémie. Cela va de soi qu'avec tous ceux qui sont partis au cimetière, on se marche moins les uns sur les autres. »

Évidemment, la dame est tout autant crainte que détestée par tous les résidents et le personnel de l'EHPAD.

Entre deux bouchées de tartine qu'elle mastique avec une lenteur exaspérante, elle n'a de cesse de les fixer les uns après les autres. Même Styx et son obsession de la mouche est dans sa ligne de mire.

« Ma petite Mirabelle, j'espère que tu n'es pas retournée faire des pitreries à l'animalerie du centre-ville... Et dire qu'il y a même eu plusieurs articles dans le journal. Ça a dû coûter encore de l'argent à tes pauvres parents, cette affaire. Ils n'avaient pas besoin de ça, avec toutes les dettes que leur a gentiment laissé mon crétin d'ex-mari.

- Non mamie, ça m'a servi de leçon, et puis j'étais trop occupée, ironise-t-elle.

- Ah bon ? Occupée à quoi ?

- Tu sais bien, à mes tentatives de suicides ratées.

- Oh, t'inquiète ma toute belle, à force d'acharnement, tu finiras peut-être bien par réussir un jour... Et vous Domino, pas trop ennuyeux le zoo ? Comme vous avez été habituée par le passé à parcourir en toute liberté les immenses plaines d'Afrique.

- Non, pas du tout. Le poste que j'occupe au *centre pénitencier pour animaux* me satisfait toujours

autant, soyez tranquille.

- Mais je suis tranquille, je suis tranquille... Et toi, Paul, maintenant que tu as vraiment du poil au menton, comment va la vie ? Bon, c'est bien que la barbe vienne... cela permettra de cacher tous ces boutons. Tu continues de collectionner tout et n'importe quoi ?

- En effet, mamie, tout et n'importe quoi. Ça me passionne. »

Paul est sans doute le seul à prendre les propos acides de sa grand-mère au dernier degré. Il s'en moque, ça lui glisse dessus.

Styx vient de faire un bond prodigieux pour tâcher de gober la mouche, sans succès. Il retombe sur la tranche du rebord de fenêtre, et pendant quelques secondes, chancelant dans un équilibre plus que précaire, est prêt de basculer dans le vide côté rue. Il parvient à se rétablir, mais l'une de ses pattes glisse côté salon, et il vient ainsi s'écraser sans la moindre grâce sur le tapis, en crachant un miaulement aigu.

« Et ce lourdaud de chat..., qui n'est même pas capable d'attraper sa propre queue, hein ? A-t-on déjà vu de par le monde félin si... »

Mais Madame Aglaé Poulet ne finit pas phrase. Dans la seconde qui suit le « félin si » prononcé, sa tête s'abat d'un coup d'un seul dans son bol, faisant gicler une vague de soupe sur la nappe.

Une longue minute de silence s'en suit, où chacun reste paralysé, complètement sidéré.

Paul doit cligner des yeux plusieurs fois, car il lui semble détecter, s'échappant par le haut du crâne de la vieille dame, un léger filet quasi translucide, comme une bouffée de fumée brillante, d'une texture semblable à la silhouette qu'il a vu dans la salle de cinéma. Une hallucination ? La manifestation disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Troublé, il cligne une nouvelle fois des yeux, tandis que Victorin parvient enfin à articuler un « Maman ? » plaintif et déconcerté.

Mais la tête de Madame Aglaé Poulet, inerte, avec masque, regard et nez, immergée dans les vermicelles, ne bouge pas d'un iota.

Une heure plus tard, alors que la nuit s'est installée, le Samu, clignotant de mille feux, s'est garé en bas de l'immeuble. Les voisins sont tous perchés à leur fenêtre, et trois pompiers, accompagnés de deux représentants des pompes funèbres, œuvrent dans le salon de l'appartement de la famille Poulet.

Victorin pleure à si gros bouillons que son énorme barbe est trempée de larmes. On vient de refermer le zip d'un sac de la forme d'un sarcophage sur les traits fripés de la vieille dame. Avant, il a fallu sortir

Styx qui s'était réfugié au fond du sac, pelotonné entre les pieds encore tièdes du cadavre.

Arrêt cardiaque fulgurant, a-t-on inscrit dans la paperasse, avec l'heure exacte du décès.

Alors qu'ils embarquent le corps, Paul s'est assis sur le rebord de la fenêtre. Il est complètement hébété, car une à deux rues plus loin, il voit clairement une étrange colonne de lumière, parcourue sur toute sa longueur de petites particules argentées. De là où il se trouve, difficile d'évaluer sa largeur. Trois ou quatre mètres, estime-t-il, peut-être plus. La colonne monte très haut, jusqu'à se perdre, se diluer dans la voûte étoilée du ciel.

Une fois tout le monde parti, Domino saisit Victorin par le cou, attire sa grosse tête contre la sienne. Le noir de sa barbe se colle au blanc des cheveux de sa femme. Ça fait comme le Ying et le Yang.

« Qu'est-ce que tu aurais envie de faire, mon Vic, maintenant ? Une balade à pied dans Claire-la-jolie pour t'aérer les idées ? Un jeu de société tous les quatre ? »

Il a un pâle sourire, réfléchit quelques instants.

« Je sais ce qui me ferait du bien, ma reine. Accordons-nous. »

Car la famille Poulet est également une famille de musiciens, et par-dessus tout, ils aiment jouer ensemble.

Chacun va chercher son instrument. Paul sa guitare, Mirabelle son violon, Victorin sa trompette et Domino sa contrebasse.

Ils font cercle au milieu du salon.

« Je propose quelque chose de léger, annonce le père. De la pop ! »

Et l'heure suivante, l'immeuble dans son entier résonne de tout un tas de chouettes vibrations.

Quand le dernier titre se termine, les voisins, de nouveau aux fenêtres, applaudissent à tout rompre.

Le spectacle fini, en glissant sa guitare dans son étui, Paul regarde dehors, vers les toits pentus de la ville.

La colonne de lumière a disparu.

Chapitre 5

La plus belle et la plus adorable des mamans

Une pluie fine tombe sur le cimetière de Claire-la-Jolie. Météo parfaite pour un enterrement.

La famille Poulet s'est regroupée sous un bouquet de parapluies et écoute en silence le discours du prêtre, qui déclare que Madame Aglaé Poulet était une personne absolument délicieuse, douce et toujours bienveillante avec son prochain, et que dès lors, elle gambade dans les plaines ensoleillées du Paradis. Tout un ramassis de fadaïses qui pousse Domino à serrer les dents, car un fou rire est en train de la gagner. *Eh bien si c'est le cas, pense-t-elle, vous n'allez pas rigoler tous les jours, vous, les gens du Paradis...*

Elle reste bien collée contre son mari, qui pleure à gros bouillons, jusqu'à en détremper une nouvelle fois sa barbe. Mirabelle renifle discrètement dans le dos de son père. Elle sent chez lui une grande tristesse mais aussi un profond soulagement. Car quand même, en étant honnête, le voilà débarrassé de son monstre de mère. Si Victorin sanglote, les trois autres, par contre, ont les yeux aussi secs que le désert de Gobi.

En plus du clan Poulet, la seule personne à avoir fait le déplacement est Mme Ursula Vanille, une pensionnaire de l'EHPAD. Si vieille qu'on croit se trouver en présence d'une momie. Elle est accrochée à son déambulateur et pousse des petits gémissements tristes. Quand on sait que c'est la personne qu'Aglaé malmenait le plus, on se dit que l'humain est parfois l'espèce la plus étrange qui soit. Le souffre-douleur est venu rendre un dernier hommage à son bourreau. A moins qu'elle ne se soit déplacée, justement, pour savourer la mise en terre du tyran.

Pour couronner le tout, Madame Aglaé Poulet a laissé un message glissé dans une enveloppe à l'attention de son fils, que l'on a retrouvée dans le tiroir de sa table de nuit : *A mon trépas, je souhaite garder mon masque une fois qu'on m'aura mise dans le cercueil. Et surtout pas de chichis, de chansons, de textes lus ou je ne sais encore quelles autres poésies à la noix... Inscris sur ma tombe « à la plus belle et la plus adorable des mamans », et cela suffira amplement.*

Deux semaines ont passé et les membres de la famille Poulet sont de nouveau sujets aux soubresauts de leur existence tranquille.

Victorin a arrêté la boxe, revendu sur Internet sac de sable, gants et corde à sauter pour se lancer à cœur perdu dans une nouvelle passion : la poterie. Il a acheté un tour et un four, façonne la glaise avec joie, produit d'improbables articles de vaisselle dès qu'il a un moment de libre. Des saladiers tordus, des pichets d'eau tordus, des bols tordus, des bougeoirs tordus... Paul n'a jamais revu la colonne de lumière, et même s'il n'a pas non plus aperçu la silhouette blanche et vaporeuse, il continue de sentir une présence. Il en est certain, quelqu'un ou quelque chose n'a cessé de l'épier, de le suivre. Tandis que Domino a de plus en plus de mal à donner le change au travail. Ses collègues la questionnent parfois, car ils se rendent bien compte qu'elle a perdu toute motivation, qu'elle n'a plus

goût à son métier. Quant à Mirabelle, dès le lendemain de la sépulture d'Aglaé, elle a replongé dans l'une de ses phases d'insondable tristesse. Quatre jours plus tard, au bout du rouleau – « mais comment peut-on vivre dans ce monde absolument dégueu, géré par des bipèdes crétins et sans cœur ? » ne cessait-elle de se dire – elle a décidé d'en finir une bonne fois pour toutes avec cette « vie pourrie ». Dieu seul sait comment, elle est parvenue à se procurer une boîte de somnifères, mais ignorante du dosage nécessaire pour bien réussir son suicide, le résultat a été plutôt passable : elle a dormi comme une pierre, roulée en boule sur le canapé du salon pendant trois jours et trois nuits, s'est réveillée avec tout un tas de courbatures et un mal de crâne carabiné. Styx ne l'a pas quitté une seule seconde pendant cette hibernation, allongé de tout son long sur elle, sa tête noire glissée dans l'épaisse chevelure de la jeune fille.

Un mardi, Victorin a pris sa matinée pour se rendre chez le notaire. Monsieur Benoît Fanfreluche, un homme tout maigre au regard inexpressif, sans un poil sur le caillou, mais pourvu d'une colossale moustache. Il se tient tout droit, tout raide, les doigts pianotant le dossier qui renferme le testament de Madame Aglaé Poulet. Assis en face de lui, Victorin est détendu, presque avachi dans son fauteuil. Il sait que cette rencontre est juste une formalité. Il n'y aura aucune surprise, sa mère était sans le sou, à peine une petite retraite complétée par les aides sociales pour payer son séjour à l'EHPAD, et quelques affaires personnelles à trier.

« Allons bon, décrète Monsieur Benoît Fanfreluche d'une voix mécanique, j'espère que vous avez du temps devant vous... »

Il ouvre la pochette. Victorin se redresse, curieux, les sourcils froncés, car il s'avère que le document est un sacré pavé.

« ... nous en aurons pour trois bonnes heures à éplucher tout ça, poursuit le notable. Il y a au total cinq-cent-quarante-sept paragraphes... alors..., voyons voir..., donc : en page 1, paragraphe 1. »

Ensuite, pendant une poignée de jours, Victorin Poulet, qui pourtant ne tient déjà pas beaucoup en place, est dans un état d'agitation tel, que Domino commence à s'inquiéter. Mais il assure que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, le regard pétillant, le corps agité d'une légère vibration, comme si sa peau était traversée d'un courant électrique continu. Il en a perdu le sommeil et passe ses nuits devant son tour, à malaxer la terre. De ces heures d'insomnie naissent des plats à tartes et des plats à gâteau énormes, plus volumineux que des bassines.

Le mardi suivant, alors qu'ils viennent de sortir de table, il glisse discrètement à l'oreille de Paul : « Demain je n'irai pas à la banque, j'ai pris ma journée. Sèche les cours, je te fais un mot d'excuse... »

Et Paul, dévoré par la curiosité, a beau le questionner dans tous les sens, Victorin refuse de lui

divulguer la moindre information, se contentant de le dévisager avec un petit sourire en coin, et d'ajouter : « C'est juste que j'ai besoin de toi. On a du pain sur la planche, mon garçon. »

Mercredi, autour de 18h.

« ALORS MA GENIALE FAMILLE ?!! ET NOT' CUL, C'EST PAS DU... ?!!! »

Domino et Mirabelle sursautent de concert, car ce soir-là, ce n'est pas un cri de guerre familial, mais bien un hurlement entonné par le père et le fils.

Prises de cours, légèrement sonnées par cette entrée fracassante, en guise de réponse, elles se limitent à un simple chuchotement :

« Poulet... »

Chapitre 6

Palmiers et tuiles bleues

Victorin a annoncé : « Haut conseil de famille autour de la table ronde. Immédiatement. »

Ils sont tous les quatre assis, religieusement, tandis que Styx enchaîne des sauts de kangourou au milieu du salon pour tenter d'attraper une guêpe vrombissante restée coincée dans l'appartement. Mais personne ne semble remarquer les cavalcades bruyantes du chat, car tous sont suspendus aux lèvres de Victorin.

« J'ai toujours su que Maman était une petite cachotière, mais là... j'ai été scotché. Des comptes, des comptes, et encore des comptes, à foison, et remplis à ras-bord ! »

Il peine à maîtriser son excitation. On dirait un enfant s'éjectant de son lit au matin de Noël.

Domino a bien du mal à le croire. Elle est toute pâle, et demande du bout des lèvres, comme s'il y avait danger à poser cette question :

« Beau... beaucoup ? »

Son Vic a les mains qui tremblent légèrement.

« On n'est pas millionnaire non plus, mais il y a assez pour rembourser l'intégralité de nos dettes et faire un prêt pour l'achat d'une maison ! D'autant que... »

Il tourne la tête vers Paul, un sourire éclatant aux lèvres, lui fait un clin d'œil.

« D'autant que nous avons déjà signé aujourd'hui le compromis de vente ! » annonce le jeune homme, fier comme un paon.

Mirabelle pousse un cri de triomphe en levant les bras au ciel. Quant à Domino, elle a l'impression qu'un pan de muraille vient de lui tomber sur la tête.

« Tu... tu veux dire, balbutie-t-elle en dévisageant son mari avec des yeux ronds, que tu as choisi et acheté une maison sans me consulter ? Et... et sans même la visiter, par-dessus le marché ? »

Victorin se lève, tend une main au-dessus de la table, passe ses doigts dans la chevelure neige de sa femme, usant d'une infinie délicatesse.

« Je voulais te faire une surprise, ma reine... Tu sais que tu peux me faire confiance, que je connais parfaitement tes goûts... Et puis, rassure-toi, ce n'est qu'un compromis de vente. Si la maison ne te plaît pas, nous pouvons encore nous rétracter, en chercher une autre... Mais je suis prêt à me raser la

barbe si nous avons fait le mauvais choix. »

Paul trépigne. Il a envie de leur révéler comme les choses se sont réellement passées, mais il se retient.

Car père et fils ont écumé toute la matinée les agences immobilières de Claire-la-Jolie. On leur a présenté des photos de centaines de bâtiments, et une bonne dizaine d'annonces leur plaisaient, mais Paul est resté soudainement paralysé devant une série de clichés, car la voix féminine qui s'était déjà glissée dans son oreille au cinéma, s'est faite de nouveau clairement entendre, lui fredonnant une nouvelle chanson, cette fois-ci en français :

Tu l'auras ta maison avec tes tuiles bleues

Des croisées d'hortensias, des palmiers pleins les cieux

Des hivers crépitants près du chat angora

Et je m'endormirai, tu verras, tu verras

Le devoir accompli, couché tout contre toi

Avec dans me greniers, mes caves et mes toits

Tous les rêves du monde

Et la maison qu'on leur présentait, là juste sous leur nez, avait un large toit fait de tuiles bleues, avec non loin de l'entrée principale, trois palmiers au tronc épais qui courbaient la tête.

Paul s'était aussitôt enflammé.

« C'est celle-là, Papa ! C'est celle-là qu'il nous faut ! » avait-il crié dans l'agence, si fort que la dame, surprise, en avait perdu lunettes et stylo.

Alors que domino commence tout juste à enregistrer les déclarations de son mari, Mirabelle saute sur les genoux de son père, fourrage son nez dans sa barbe. En quelques minutes à peine, elle est sortie, comme éjectée, de sa phase de ténèbres.

« Oh Papa, dis-moi que la maison se trouve en pleine nature ?! Dis-le ?!

- Parfaitement ! Sur les hauteurs de Claire-la-Jolie. Dans un petit hameau. Au milieu de pâturages, en bordure d'une forêt.

- Raaaaah, exulte-t-elle, fini cet affreux centre-ville ! Et plus besoin d'aller me réfugier dans le parc ! Oh Papa, si tu savais comme je suis... ! »

Mais elle est interrompue par la sonnerie de l'interphone.

« Qui peut bien nous rendre visite à cette heure-ci ? » demande Domino en se levant pour aller ouvrir.

En chemin, elle marche sur la queue du chat, toujours en chasse contre la guêpe. Styx pousse un miaulement aigu de douleur, avant de se retourner et de feuler contre sa maîtresse.

Victorin tend le doigt en l'air.

« C'est la commande que j'ai faite chez le traiteur.

- Le traiteur ?!

- Tout un tas de petits fours et du champagne à gogo, et ce pour une trentaine de personnes. »

Domino en a la mâchoire qui tombe.

« Mais Vic, pour *quelles* personnes ?

- Ben tous nos voisins, pardi. Il faut bien fêter notre départ en grande pompe, que diable ! Nous sommes passés avec Paul frapper à toutes les portes pour les prévenir. »

D'un air très sérieux il consulte sa montre, avant de décréter :

« A 19h15, précisément. Soit dans 27 minutes exactement... »

Il enjoint Paul à sortir son téléphone portable.

« Pile le temps nécessaire pour vous montrer les photos de notre nouvelle demeure. »

Pendant que le garçon explore les entrailles de son mobile, Victorin saisit « sa déesse » par les épaules et la serre contre son large torse.

« Alors, tu es heureuse ? D'autant qu'avec toutes les économies que nous avons maintenant, tu vas également pouvoir quitter ton poste au zoo et réaliser ton projet, écrire ta thèse. Tu vas voir : l'endroit

que nous avons choisi va s'y prêter à merveille.

- Heureuse, ce sera sans doute pour un peu plus tard... Pour l'instant je suis juste sous le choc. »

Et c'est sans doute dû à un trop plein d'émotions, car Domino trébuche dans une nouvelle absence. Les bras lui en tombent, son regard, devenu inerte, fixe le vide. Et cela dure pendant plus de trois minutes.

« Houlà, Maman a complètement buggé, commente Paul après un éclat de rire. Doit tourner comme un satellite, quelque part autour de la terre. »

Durant son absence, Domino entend dans sa tête les lamentations de douleur de Styx, qui vient de se faire éperonner la truffe par la guêpe.

Ce soir-là, au 7 de la rue du Cloître eut lieu une nouba d'enfer. Pendant plusieurs heures, Mirabelle renifla avec délice la joie et l'enthousiasme générés par les invités présents.

Deux événements eurent lieu, pas assez conséquents pour perturber la fête :

Styx, dont le museau avait doublé de volume, après que Domino eut retiré le dard et passé sur la plaie une lotion antiseptique, en voulant s'approcher de trop près, chuta dans l'un des grands seaux à glace où l'on avait glissé les bouteilles de champagnes. Il en ressortit transi et frigorifié.

Paul, alors qu'il grattait comme un dingue les cordes de sa guitare – car forcément, les festivités se terminèrent par un concert de la famille Poulet –, aperçut, noyée dans la foule, brillant et flottant entre deux convives, la silhouette blanche et diaphane.

Et cette fois, l'apparition affichait beaucoup plus de détails. C'était une jeune fille, presque transparente, à peu près du même âge que lui. Des cheveux longs et ondulés tombaient en cascades sur ses épaules. Et avec un sourire mutin, intensément, elle le dévisageait.

Chapitre 7

Trois drôles de phrases

Le jour J est enfin arrivé.

Ils ont visité la maison à trois reprises avant de signer l'acte de vente, et évidemment, Domino et Mirabelle ont adoré l'endroit.

Les voilà donc confinés dans la toute petite voiture rouge familiale. Victorin déteste conduire. C'est donc « sa déesse » qui est au volant. Dès qu'ils se retrouvent tous les quatre enfermés dans l'étroit habitacle, il a coutume de dire : « Voilà des poulets bien serrés dans une boîte à sardines. »

D'une main, Victorin fourrage ses gros doigts dans sa barbe. De l'autre, il caresse un Styx stressé. C'est connu, les chats détestent les trajets en voiture. L'animal miaule en continu, tandis qu'ils s'extirpent du centre-ville de Claire-la-Jolie pour gravir les collines dentelées au creux desquelles niche la petite ville.

Les fenêtres sont grandes ouvertes et Mirabelle respire à pleins poumons, autant l'air qui vient du dehors que les effluves de joie et d'excitation qui emplissent le véhicule.

Ils franchissent un pont avec la voie ferrée en contrebas, puis pénètrent dans des pâturages immenses agrémentés de tout un tas de bosquets d'arbres.

Paul tapote l'épaule de sa sœur et ironise gentiment :

« C'est plus que les dix arbres du parc qu'il va te falloir embrasser maintenant... mais bien des forêts entières. Ça va te prendre un temps fou. »

La route longe ensuite une vaste mare, hirsute de joncs et tapissée de nénuphars. Par dizaines, des poules d'eau s'égayent sur sa surface. Ils ont l'impression d'être les seuls humains au monde. Après c'est une série de virages en lacets qui vont grim pant jusqu'au sommet de la colline. De part et d'autres, quelques vaches isolées ou en groupes. Le petit bourg où siège leur nouvelle demeure se situe là-haut.

Les deux camions de déménagement sont partis en éclaireurs, un peu plus tôt dans la matinée. Les gars ont les clés et ont dû commencer à décharger le bazar Poulet. En vidant l'appartement, il a fallu faire du tri, un ballet d'allers-retours à la déchetterie. Et jeter n'a été facile pour personne, surtout pour Paul, qui était même sujet à des crises d'angoisse quand il fallait balancer à la benne tout un tas d'objets chéris parfaitement inutiles.

Mirabelle se penche en avant et entoure de ses bras frêles les épaules de sa mère.

« Dis-moi Maman, c'est quoi, au fait, le sujet de ta thèse ? »

Sans quitter la route des yeux, Domino lui répond avec un large sourire :

« Permettre à tous les animaux de la ferme de vivre ensemble, complètement mélangés – poules, canards, chèvres, oies, vaches, cochons, brebis... - sans les regrouper ou les parquer par espèces, et étudier leurs interactions, voir si c'est po... »

Mais la vétérinaire ne termine pas sa phrase, car la voiture vient de bondir en avant, passant de 55 km/h à 75 km/h en seulement quelques secondes. La famille Poulet pousse un cri à l'unisson, Styx un miaulement de lion, et saisi d'un foudroyant vent de panique, vient planter l'intégralité de ses griffes dans la bedaine de Victorin. Ce dernier ébauche une horrible grimace sous l'effet de la douleur et se cramponne à la poignée au-dessus de lui.

« MAIS QU'EST-CE QUI TE PREND ?!!! hurle-t-il.

- J'en sais rien ! Quelque chose appuie sur mon genou droit, m'oblige à enfoncer la pédale d'accélérateur ! »

Victorin baisse les yeux vers les jambes de sa femme, mais ne remarque absolument rien d'anormal.

Et une minute plus tard, la voiture attaque la route à toute berzingue, affichant maintenant 85 au compteur.

« MAIS FREINE, BON SANG, FREINE !

- JE NE PEUX PAS, TRIPLE ANDOUILLE ! Y'A QUELQUE CHOSE QUI BLOQUE MA JAMBE ! »

Derrière, Paul est devenu livide. Il tire sur sa ceinture de sécurité, glisse une tête entre ses parents. Lui, par contre, remarque quelque chose : glissant le long du jean de Domino, une légère fumée grise, tout juste perceptible, comme les volutes mourantes d'une cigarette.

Le paysage défile à présent à toute vitesse. Styx s'est décroché du ventre de Victorin pour aller se réfugier entre ses pieds. Sa fourrure a doublé de volume.

« C'EST PEUT-ÊTRE UNE CRAMPE ! aboie-t-il en massant avec fougue le genou de sa femme.

- ARRÊTE, TU ME FAIS MAL ! » gueule-t-elle en retour.

Soudain, l'étrange pression sur sa jambe disparaît d'un coup d'un seul. La voiture décélère enfin : 70...60... jusqu'à se stabiliser à seulement 50 km/h. Chacun reprend son souffle. Mirabelle peut percevoir les battements de leurs quatre cœurs battre la chamade, suivis d'une vague de soulagement.

« Oh non... oh non..., gémit Domino.

- Quoi ? Quoi ? QUOI ? s'inquiète Victorin.

- La pression... elle est passée sur le dessus de mes mains... »

Et sans qu'elle puisse l'empêcher, le volant se met à tourner sur la gauche. La voiture effectue un dérapage de premier ordre, faisant crisser les pneus, entraînant la famille Poulet dans un fantastique tête à queue.

Nouvel hurlement dans la voiture, tandis que Styx s'est de nouveau épinglé à son maître, mais cette fois à hauteur des chevilles.

Le véhicule fait face à la pente.

« Oh là, là..., maintenant ce truc de fou appuie sur mes mains *et* sur ma jambe » éructe Domino, le visage tordu par la terreur.

Nouvelle accélération – 60, 70, 80, 90... – sans qu'elle puisse bouger le volant d'un iota.

Les voilà fonçant dans la descente en ligne droite, coupant tous les virages. A chaque fois qu'ils traversent une parcelle de champs, la voiture est sujette à de violents sursauts, et leurs têtes viennent taper contre le plafond de l'habitacle.

« LA VACHE ! LA VACHE ! » vocifère Victorin.

Et en effet, un tranquille bovidé, mastiquant paisiblement, vient de se planter en plein sur leur trajectoire.

C'est un miracle, car l'animal, au dernier instant, se déplace de deux mètres sur la gauche.

Esquive de vache, pense Mirabelle.

Ils passent si près, qu'en tendant la main par la fenêtre, elle aurait pu lui caresser le poil.

« LA MARE ! LA MARE ! crie à son tour Paul. ON VA DROIT SUR LA MARE ! »

Une première drôle de phrase vient de se faufiler dans l'esprit surchauffé de Victorin :

Les sardines, coincées dans leur boîte, sont sur le point de rejoindre leur élément naturel.

Domino semble avoir retrouvé un peu de sang-froid.

« On n'a pas d'autre choix que d'ouvrir nos portières et de sauter » ordonne-t-elle.

Tout le monde obtempère. Victorin a saisi Styx qui se débat avec vigueur.

Les quatre portières s'ouvrent en même temps. Chacun s'apprête à bondir hors de l'habitacle.

Mais Paul, dans un gémissement désespéré, annonce : « les ceintures de sécurité sont elles aussi bloquées ! On est coincés ! »

Victorin a le réflexe de balancer par-dessus bord le seul passager encore libre de ses mouvements. Un chat volant. Pour seulement quelques secondes. Après, c'est un savant roulé boulé dans l'herbe avant qu'il ne parvienne à retomber sur ses pattes.

Dans une ultime acrobatie, la petite voiture s'écrase au milieu de la mare dans une immense gerbe d'eau et un déplacement désordonné de poules d'eau en proie à la panique.

Une deuxième drôle de phrase s'affiche dans la tête de Victorin :

La famille Poulet débarque de façon inopinée dans la demeure de leurs proches cousines.

Cette mare a l'air plutôt profonde, constate froidement Domino.

A vive allure, le véhicule s'enfonce dans l'onde, perçant le tapis de nénuphars, et très vite, l'eau leur arrive au torse, au cou, puis sous la mâchoire.

Domino ne sent plus aucune pression, ni sur son genou, ni sur ses mains. Elle tend ses doigts derrière son épaule pour trouver ceux de sa fille.

« Ma chérie, dit-elle résignée, je crois que cette fois-ci, même si cela n'est pas tout à fait une tentative de suicide, tu vas enfin réussir ton coup... »

Et alors que leurs visages plongent à leur tour dans la vase, la voix féminine, à présent facilement reconnaissable, se fait entendre à l'oreille de Paul. Mais elle n'est pas seule....

Oui, il y a une autre voix, très grave..., celle d'un homme. Paul ne saisit pas ce qu'ils se disent, mais au ton, il comprend que les deux protagonistes sont en train de violemment se disputer.

Les ceintures de sécurité finissent par se décrocher toutes seules.

Alors qu'il pousse sur ses jambes pour remonter à la surface et avaler une première gorgée d'air

salvatrice, vient à Victorin une troisième drôle de phrase :

Ma géniale famille... Not' cul, c'est pas d'la... poule d'eau...

Chapitre 8

Monsieur Gaétan Musaraigne

Domino, Mirabelle et Paul parcourent à pied les six kilomètres qui les séparent encore de la ferme, trempés jusqu'aux os, encore choqués de ce qu'ils viennent de vivre. Ils marchent en silence, quasi mutiques.

« Ce qu'on vient de vivre, finit par dire Paul, même pas je pourrai le raconter aux potes. Je serai étiqueté *Le plus gros mytho de l'année* direct.

- Au moins nous sommes en vie, c'est là l'essentiel » déclare sa mère en enlevant du bout des doigts des morceaux de nénuphar restés accrochés dans la chevelure de Mirabelle.

Cette dernière serre Styx dans ses bras. Suite à sa cascade, il a écopé sous son pelage de tout une collection d'ecchymoses.

Victorin est resté près de la mare. Il attend la police pour la déclaration d'accident, ainsi que la dépanneuse pour tirer la voiture hors de l'eau.

Ils parviennent enfin sur le site. La maison au toit fait de tuiles bleues se pavane fièrement au bord d'une forêt épaisse. Mais ce n'est pas le seul bâtiment. Ils ont également fait l'acquisition d'un hangar, d'un grand poulailler et de deux granges. Il y a largement assez de place pour que Domino puisse y installer toutes les bêtes qu'elle souhaite. Leur nouvelle demeure se situe dans un petit hameau, mais ils restent néanmoins plutôt isolés. Le voisinage le plus proche se restreint à une très vieille bâtisse qui semble en piteux état. Une haie touffue sépare les deux terrains, coupée en son milieu par un portail noir en fer forgé. La dame de l'agence leur a dit qu'un homme âgé vivait là, seul. Dans son jardin jacasse toute une armée de poules, ainsi qu'un vieil âne décati, qui lui, se met à brailler à tout moment, à s'en faire sauter les cordes vocales.

Les déménageurs ont été efficaces. Ils ont déjà installé presque tous les meubles. Les parents Poulet leur avait fourni un plan précis.

Mirabelle ne prend même pas la peine d'aller enfiler des habits secs. Elle volète d'un arbre à l'autre pour coller son front contre leur écorce chauffée par le soleil.

Quand elle vient embrasser un chêne centenaire, à portée du portail de la maison voisine, la porte d'entrée grince sur ses gonds. Apparaît sur le seuil un homme d'un âge canonique, le dos voûté, la tête basse. Il n'a plus qu'une collerette de cheveux gris au sommet du crâne, un nez rouge aussi volumineux qu'une patate. Il tient une canne à la main, traverse la cour lentement, bouscule l'âne sans ménagement :

« Bouge tes sabots de mon chemin, vieille carne débile... alors, alors... »

Mirabelle a le temps de lire le nom sur la boîte aux lettres : Monsieur Gaétan Musaraigne. D'un doigt

squelettique et légèrement crochu, il invite la jeune fille à s'approcher.

Elle obéit, mais seulement en avançant de deux pas. Elle vient de sniffer dans la direction de l'inconnu et n'apprécie pas du tout les différents parfums qui s'en dégagent. Cœur sec, amertume, colère, énervement constant.

« Alors, alors... voici donc venir mes nouveaux voisins – et il appuie volontairement sur le mot : *nouveaux*. Décidément, ici, ça défile du feu de Dieu.

- Pourquoi vous dites ça ? » demande-t-elle en plantant son regard dans les yeux du voisin, petits, noirs et perçants.

Il pointe un index vers la maison. Un index accusateur.

« Si tu savais le nombre de familles que j'ai vu passer dans cette maudite bicoque. Ils débarquent, s'installent, et au bout de trois mois maxi, déguerpiennent à la vitesse d'un vol de moineaux.

- Ah bon ? Et pourquoi ? »

L'homme étire un peu son cou, place sa main ouverte sur le côté de sa bouche, comme pour faire une confidence.

« Il se passe des choses étranges et inquiétantes entre ces murs. Au hameau tout le monde le sait..., mais tout le monde se tait, c'est toujours ainsi. Les bavardages n'ont pas lieu d'être par ici... Tiens, pas plus tard que la nuit dernière, alors que la maison est vide, montaient du sous-sol des roulements de tambour. Ça frappait si fort, que même en étant claquemuré chez moi, j'ai dû monter le son de ma télé à fond pour entendre c'qui s'disait. »

Sans trop savoir pourquoi, Mirabelle est prise d'un début de nausée. Elle n'a qu'une hâte, s'éloigner le plus loin possible de ce personnage dont elle ressent l'antipathie au plus profond de ses cellules.

« Je dois vous laisser, on a besoin de moi pour l'installation. »

Et plutôt que de lui tourner le dos, elle se retire à reculons, comme si elle avait affaire à un animal sauvage qui pouvait à tout moment lui sauter à la jugulaire.

Gaétan Musaraigne se fend d'un petit rire aigrelet.

« C'est ça, installez-vous, installez-vous... bonne suite de journée, petite fille... et surtout... »

Il remet sa main à hauteur de sa bouche.

« ... bonne première nuit... »

Deux heures plus tard, Victorin les rejoint enfin, un sourire de soulagement surmontant sa grosse barbe.

« Malgré sa baignade forcée, le garagiste m'a affirmé que la voiture était récupérable ! »

Ensuite, ils ne chôment pas, continuent de défaire valises et cartons jusqu'au crépuscule, avant de se retrouver à table dans leur nouvelle cuisine pour le premier repas de leur nouvelle vie ; un simple pique-nique.

Alors que l'obscurité commence de dégouliner sur les vitres, Mirabelle leur rapporte le court échange qu'elle a eu avec le voisin qui, pense-t-elle, est un « mauvais bipède de toute première catégorie ».

« Je n'ai pas peur des maisons hantées, affirme Victorin, dont l'enthousiasme demeure toujours, quoi qu'il arrive, inébranlable.

- Même après ce qui s'est passé dans la voiture ? » lui demande Domino d'une voix taquine.

Il tend un bras, enserme les épaules de sa femme et lui claque une bise sur la joue.

« Il s'est passé quelque chose dans la voiture ? plaisante-t-il. Tu en es vraiment certaine, ma reine ? Moi, je n'ai pas le souvenir qu'il se soit passé quoi que ce soit dans cette satanée boîte à sardine. »

Elle lui attrape la barbe, tire dessus à plusieurs reprises.

« Aï, aï, aï !

- J'ai remarqué qu'il y avait deux caves dans les sous-sols, dit Mirabelle. Et l'une d'elles a été complètement barricadée. On a cloué dessus des planches épaisses pour la condamner.

- Oui, acquiesce Victorin. La dame de l'agence n'a pas su me donner d'explications. Elle ignore pourquoi les anciens propriétaires ont fait ça. »

Il soulève le menton de sa fille, la regarde d'un air malicieux.

« Peut-être qu'il y a le fantôme d'un joueur de tambour enfermé là depuis des siècles ! »

Mirabelle lève les yeux au ciel, faisant mine d'être exaspérée.

« Décidément, toi, rien ne peut te perturber.

- Non, tu as raison : Ab-so-lu-ment-rien ! Et personne, vivant ou mort, ou presque mort, ou je ne sais quoi d'autre encore, ne nous fera partir de cette maison ! »

3h du matin, Paul se réveille en sursaut. Les ténèbres ont englouti les lieux. Ça change radicalement de l'appartement du centre-ville et les réverbères dans la rue qui venaient inonder sa chambre d'une lumière pâle.

Quelque chose remue sous son lit. Il se crispe, tâtonne sous son oreiller pour saisir son téléphone. En se couchant tout à l'heure, il a eu la mauvaise surprise de constater que le réseau Internet était très faible ici. La connexion apparaît puis disparaît sans arrêt.

S'armant de courage, il glisse une tête sous son matelas, enclenche l'écran de son portable.

C'est Styx qui s'est réfugié là et qui dort d'un sommeil agité, remuant ses pattes et donnant des coups de griffes aveugles dans la literie. Sans doute rêve-t-il qu'il se trouve encore dans la voiture dévalant la pente.

Paul a envie d'aller aux toilettes. Il est pieds nus. Le plancher est bougrement froid. En se guidant avec la lumière de son téléphone, il se faufile en dehors de sa chambre, se glisse dans le couloir, avant de s'immobiliser soudainement.

Il vient d'entendre un bébé pleurer.

Les piailllements du nouveau-né n'ont duré que quelques secondes, mais assez longtemps pour le figer sur place. Ça vient du rez-de-chaussée.

L'adolescent respire un grand coup, et s'armant de courage, s'engouffre dans l'escalier.

Mais en bas, il ne trouve qu'un silence épais et insondable. Il traverse la cuisine, ouvre le frigo, boit de grandes gorgées de lait à même le goulot de la bouteille.

D'autres bruits, totalement différents, plus discrets, lui parviennent de derrière la porte qui descend aux sous-sols.

Paul referme le frigo, s'essuie la bouche d'un revers de main, avant de se chuchoter à lui-même :

« Alors, mon Paulo, t'es un warrior ou t'es pas un warrior ? »

Il déglutit, emprunte vaillamment la nouvelle volée de marches.

Il est maintenant planté devant l'entrée de la cave condamnée par les planches. Il n'a plus un brin de salive, et quand il perçoit derrière la porte – et il est certain qu'il ne s'agit là en rien d'une hallucination – tout une suite d'horribles grognements, accompagnés de sinistres tintements d'une chaîne qu'on secoue, il fait volte-face et remonte, courant comme un dératé, jusque dans sa chambre.